

PLUS PROCHE DU MONDE

CHLOÉ QUÉRAUD-GUÉRIN



Chloé Quéraud-Guérin

Plus proche du monde

© Chloé Quéraud-Guérin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6859-9

Couverture : ©Juu Graphic (Julie Thomas)

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Indifférence

Pleine lune, le bateau se balance sous les étoiles. Emmitouflé dans son ciré élimé dont on ne perçoit plus la couleur originelle, le visage buriné par les années et l'air marin, il enclenche le moteur et quitte le petit port de Scoglitti. Le ciel, clair et dégagé, se montre idéal pour aller pêcher le calamar rouge. Giuseppe possède la pêche dans le sang. Dans la famille, ils pratiquent le métier depuis quatre générations.

Dès son plus jeune âge, il a foulé le pont du chalutier de son père. Terrain de jeu extraordinaire, témoin de ses premiers pas et de toutes ses premières fois. Plus tard, Giuseppe a lui aussi initié ses fils qui forment, à leur tour, leurs enfants aujourd'hui. La pêche, il en connaît toutes les techniques ou presque et il l'exerce toujours avec plaisir malgré son âge avancé. Naviguer lui procure une grande sérénité même quand les éléments se déchaînent. Il aime aussi préparer les poissons et faire plaisir à ses clients qui viennent en nombre sur le marché, le bateau tout juste déchargé. Mais ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est la pêche à la turlutte du calamar rouge. La nuit, le céphalopode remonte à la surface pour se nourrir. Son activité est décuplée quand la lune apparaît ronde et pleine. Giuseppe regarde le ciel sublimé d'une douce lueur et se réjouit.

Quelques jours auparavant

Le ciel se charge. D'épais nuages cherchent à recouvrir la lune et les étoiles que j'observe avec contemplation. Les conditions météorologiques sont instables depuis notre départ. Cela rend la traversée encore plus périlleuse. La lune presque pleine ressemble à l'œil d'*Olokun*, notre dieu de la mer, qui s'ouvre progressivement pour guider notre chemin. À ses côtés, chaque étoile représente un membre de ma famille qui protège les différentes étapes de ce voyage. Ces idées m'apaisent. Avec difficulté, je dégage mon bras coincé contre la coque de l'embarcation depuis bien trop de temps. Une onde de feu se propage dans tout mon corps. Une goutte de sueur tombe le long de ma tempe malgré la nuit et le froid. Je me retiens pour ne pas crier de douleur et réveiller ceux qui arrivent à dormir. De la poche intérieure de mon blouson de fortune, je sors une carte postale piquée par l'humidité et le sel. Au verso, le texte s'efface mais je me rappelle chaque mot que mon oncle a choisi uniquement pour moi, dans un mélange d'anglais approximatif et de yoruba. À la fin de sa lettre, il a signé : *Pelu gbogbo ife mi Nilaja* (Avec tout mon amour Nilaja). Nilaja, mon prénom, signifie « qui apporte la joie » dans notre langue maternelle. La joie, je la

retrouve ces derniers temps dans mes souvenirs seulement. Le recto de la carte affiche une image défraîchie de la Tour Eiffel. Pour autant, le monument ne perd pas de sa superbe et je rêve de pouvoir fouler un jour ses marches de fer. Son symbole me suscite toujours de l'espoir. La promesse d'une vie meilleure. *Liberté, Égalité, Fraternité*. Mon but consiste à rejoindre Paris pour retrouver mon oncle et protéger mon petit-frère. Le mettre à l'abri, pour de bon. Cela me fait tenir et me permet chaque jour de supporter les péripéties toujours plus nombreuses.

En quittant le Nigeria, je pensais avoir laissé l'enfer derrière nous. Je croyais que le pire était arrivé sur la terre de nos ancêtres. Nos parents et notre fratrie ont été torturés et tués par des membres de Boko Haram. Le groupe terrorise le nord-est du pays par ses raids violents et arbitraires. Seuls rescapés de ce massacre, mon frère cadet Umaru et moi avons été élevés par notre grand-mère paternelle. La fatigue de voir son pays se déchirer depuis des décennies et peut-être un peu la vieillesse ont fini par la tuer elle aussi. À quatorze-ans à peine, j'ai dû assumer la responsabilité d'élever mon frère toute seule. J'ai arrêté l'école pour m'occuper du foyer à temps complet. Cela m'a attristée car je suis convaincue que l'éducation offre un avenir plus serein. Au moins, Umaru a continué à suivre un enseignement. Les écoles alentour pillées et réduites en cendre, il effectuait presque deux heures de marche le matin pour rejoindre son établissement situé dans le plus gros bourg de l'état voisin. Le soir, il mettait un peu moins de temps, pressé de me raconter les leçons reçues dans la journée. J'aime l'écouter fredonner les comptines que j'ai autrefois moi aussi chantées à tue-tête. J'aime contempler son beau visage rieur. J'envie parfois son insouciance. Je me demande comment il fait pour continuer à vivre aussi gaiement, comme avant. Tous les deux, nous avons échappé de peu à la mort mais notre famille a été décimée à quelques centimètres de nous. À l'arrivée des tueurs sur le pas de notre domicile, j'ai attrapé Umaru et je me suis cachée avec lui dans une grande malle située dans un coin du salon. Les insultes, les pleurs, l'odeur de la peur, les coups, les craquements, les cris, la chute des corps puis le silence, lourd et pesant, qui signifie la fin. La fin d'une famille et d'une vie. Nous avons tout entendu et senti. La mort est une dissonance qui bourdonne encore dans mes oreilles. La mort est une puanteur. Nous n'avons pas croisé son regard mais son relent et son bruit suffisent à me faire cauchemarder encore chaque nuit.

Sur le bateau, je ne trouve pas le sommeil depuis notre départ trois jours auparavant. Peut-être quatre, je ne sais plus. Je ne dors pas mais le cauchemar demeure permanent. L'enfer ne s'est pas arrêté aux frontières du Nigeria, il nous

colle toujours à la peau. La faim me provoque une douleur lancinante à l'estomac. J'ai l'impression qu'un trou se creuse de jour en jour un peu plus dans mon abdomen. Je rêve de croquer dans un *ukwaka* que Maman nous préparait quand nous étions petits. Je sens encore l'odeur délicieuse de ce gâteau de céréales et de bananes à la sortie du four. Ces souvenirs permettent de soulager un peu mon corps et mon esprit. Et puis, il faut rouvrir les yeux. La nausée revient de plus belle avec les effluves d'essence, de vomis, d'excréments qui se dégagent un peu partout autour de nous. La soif assèche ma gorge et pique ma langue. Elle me fait divaguer aussi, même si j'essaye de le cacher à Umaru. La bouche entre-ouverte, les lèvres craquelées et parsemées de croûtes de sang, j'espère obtenir du ciel l'ivresse d'un peu de pluie. Dans mon imagination, elle prend le goût du *zobo*, une boisson d'hibiscus désaltérante que j'adore. Pire que la faim et la soif, la peur. La peur d'étouffer tellement nous nous trouvons entassés les uns contre les autres dans ce vieux chalutier délabré. À l'embarquement, j'ai vu des enfants se faire piétiner sous le regard impuissant de leurs parents. J'ai vu des gens basculer par-dessus bord et se noyer à quelques mètres des passeurs. Ils n'ont plus d'égard pour nous une fois que nous leur avons remis toutes nos économies. La peur de se faire engloutir par les flots quand la tempête fait rage et malmène l'embarcation précaire. Une majorité d'entre-nous ne sait pas nager et le nombre de gilets de sauvetage semble insuffisant pour tous nous sauver. La peur de s'endormir et de ne pas se réveiller. Face à moi, une vieille femme repose sa tête contre l'épaule d'un homme. Elle n'a plus ouvert les yeux depuis de nombreuses heures. Comme lui, je me persuade qu'elle dort d'un sommeil profond, alors qu'au fond de moi je sais qu'elle ne verra jamais notre arrivée en Italie. Je regarde Umaru, recroquevillé à mes côtés. Son visage commence à se perdre dans l'obscurité. Les nuages recouvrent presque entièrement la lune et nous plongeant petit à petit dans le noir. Ses yeux sont fermés mais sa poitrine se soulève de façon régulière. Je vérifie plusieurs fois, de manière compulsive. Il est toujours vivant.

Quand je pense aux horreurs subies depuis notre départ, j'en viendrai parfois presque à regretter le Nigeria. Pourtant, là-bas, je ne me sentais plus sereine de voir partir Umaru sur les chemins pleins de dangers où rodaient les bêtes sauvages : animaux ou groupes armés. Les uns s'emparaient des enfants pour les manger, les autres les kidnappaient et transformaient certains en esclaves sexuels. Dans les deux cas, la souffrance était grande et la mort presque inévitable. Avec plusieurs voisins, nous avons donc fui notre quartier pour nous réfugier dans un camp de déplacés un peu plus au nord du pays. Ce village de

fortune, fait de tentes et d'abris de tôle, nous a offert pour un moment plus de sécurité que notre village natal. Nous avons ensuite quitté définitivement l'état de Borno pour rejoindre la Libye où du travail et un accès facile vers l'Europe nous avaient été promis. Nous avons traversé le Niger, principalement en bus et en camions, parfois à pied quand aucun véhicule ne pouvait nous avancer de quelques kilomètres dans le désert. Là-bas, au bord de la route, les cadavres se décomposent à même le sable sous le soleil et les insectes. L'un de nos voisins, mort pendant notre expédition, a été jeté du camion par le chauffeur, arraché à sa famille qui pleurait sur son corps. Leur douleur m'a fait beaucoup de peine et m'a rappelée que j'abandonnais moi aussi mes morts en fuyant le pays. Après environ un mois d'un voyage éprouvant, nous sommes arrivés en Libye. Exténués, affamés et sans le sou. À Tripoli, nous nous sommes séparés pour trouver plus facilement du travail. Umaru et moi avons rejoint une famille qui recherchait du personnel pour l'entretien de leur villa. Le jour, nous effectuions sans un mot et pour une modique somme d'argent toutes les tâches ingrates imposées. La nuit, nous dormions à même le sol dans leur garage humide, sans fenêtre et parfois le ventre vide. Même les chiens étaient mieux traités. En tout temps, nous avions interdiction de quitter la maison sous peine de nous faire tuer. La menace était réelle. Ils se montraient capables du pire. Excepté quelques claques, Umaru était globalement épargné. Ils le préservaient sans doute pour mieux le vendre aux milices une fois adolescent. Le père et le fils s'en prenaient à moi. Ils me coinçaient dans une pièce de la maison et déposaient leurs mains et leur bouche dégoûtantes sur mon corps, à l'abri des regards du reste de la famille. Je craignais de me retrouver seule. Au début, je me débattais farouchement mais à chaque fois les représailles étaient terribles. Mon ventre porte encore les stigmates des brûlures de cigarettes qui peinent à cicatriser. Mes os, à plusieurs endroits fracturés, me font toujours souffrir des mois après les tortures. Une nuit, le fils est venu me retrouver. J'avais fait une fausse couche quelques heures auparavant et le matelas était encore trempé de mon sang et de ma sueur. Ses yeux ont brillé de folie quand il s'est aperçu qu'il me faisait bien plus mal que d'habitude. La mère et les filles voyaient que mon état de santé empirait de jour en jour mais elles ne faisaient rien pour m'aider. Elles me criaient dessus quand, après un énième épisode de violence, je peinais à accomplir ma besogne quotidienne. Je m'accrochais à l'espoir de gagner l'Europe un jour. Cela m'aidait à supporter tous ces supplices. S'enfuir et prendre la mer, j'en ai rêvé pendant plus de deux ans. Un jour, la famille nous a autorisés à les accompagner sur le marché. Une fois parmi la foule, j'ai pris

Umaru par la main et nous avons couru de toutes nos forces sans nous retourner. Nous nous sommes cachés dans un bâtiment abandonné, squatté par d'autres migrants recouverts de crasse et de poussière. Certains, les pieds brûlés à force de marcher sans chaussures, tenaient à peine debout. D'autres mouraient de faim ou pansaient comme ils le pouvaient les blessures faites par un patron radin ou un passeur toujours plus avide d'argent. Tous souffraient mais avaient décoché un sourire quand nous étions passés près d'eux pour la première fois. Ce sourire disait en quelque sorte : « Je compatis à ta douleur mais garde espoir, le bonheur n'est plus si loin ». Une vieille nigériane nous a tenu compagnie un moment. Sa bienveillance a réchauffé nos cœurs et nous avons retrouvé un peu de nos racines à ses côtés. Puis un jour, nous ne l'avons plus revue. Elle a disparu. J'espère pour le meilleur...

Tous les jours, nous nous rendions au port où je tentais de négocier notre départ pour la Sicile avec le peu d'argent que nous avions gagné. J'ai essuyé quelques refus et quelques coups des passeurs. Rien qui n'a pu cependant me décourager. La mer scintillait devant nous, sublime et prometteuse. Nous avons attendu un mois avant de pouvoir embarquer. Un mois pendant lequel nous avons volé de la nourriture pour survivre dans cette capitale gangrénée par la criminalité et le vice. Le plus dur était fait. Je nous voyais fouler le sol italien, l'enfer définitivement derrière nous.

Le ciel prend la couleur de l'encre. Un noir total nous absorbe. Soudain, les moteurs s'arrêtent. Le silence règne. Un flash de lumière s'abat un peu plus loin sur la mer, suivi d'un assourdissant grondement. Umaru se réveille en sursaut et se colle un peu plus à moi. Je sens sa petite main chercher la mienne. Les vagues gonflent. Le bateau se balance de plus en plus fort. La coque craque sous leurs lames puissantes. Dans toutes les langues, prières et lamentations s'élèvent tout autour de nous. Chacun implore son Dieu pour que l'orage nous épargne mais la mélodie fait davantage penser aux chants des sirènes qui viennent prendre notre âme.

Sur le retour, Giuseppe remarque des débris ballottés par le roulis de l'eau. Morceaux de tôle, jerricanes, gilets de sauvetage ouverts... Il a entendu qu'un bateau de migrants a sombré dans le secteur quelques jours auparavant. Un de plus. Il n'y a aucun survivant. Il traverse les restes du naufrage. Coincé entre deux planches de bois, il aperçoit quelque chose qui l'intrigue. Il approche lentement, se penche et attrape un petit bout de carton rescapé des flots. Il

contemple sa prise, l'enfouit machinalement dans sa poche puis rentre au port.

De retour chez lui, Giuseppe dépose la caisse de calamars sur sa table de pêche située dans son garage. Il allume le poste radio et sort les quelques spécimens qu'il a attrapés. Au rythme d'une ballade sicilienne, dans de gestes lents mais précis, il nettoie les mollusques en prenant garde de ne pas percer leur poche d'encre. Une fois terminé, il place le tout dans la chambre froide. Il retire ensuite ses bottes, enfile ses pantoufles et accroche son ciré dans lequel il récupère l'objet trouvé en mer. Dans la pièce voisine, entre une petite chaussure abîmée et un maillot de foot d'un pays africain dont il ne connaît pas le nom, il pose la carte postale détrempée sur une grande étagère. L'image commence à s'effacer mais il reconnaît la Tour Eiffel. Il n'a jamais mis les pieds à Paris, ni même en France. Il n'a jamais quitté sa ville natale. À quoi bon ? Peu importe ce qu'il se passe en dehors de Scoglitti, tant que rien ne vient perturber ses rendez-vous mensuels avec le calamar rouge, les nuits de pleine lune.

L'œil d'*Olokun* apparaît grand ouvert mais Nilaja n'est plus là pour le voir. Sa destinée échoue dans ce garage, son espoir sèche sur cette étagère remplie de babioles. En toute indifférence.